

France Delville

*En commentaire de la projection de
« Laure, la sainte de l'abîme »*

Si la pulsion de mort est cet opérateur inconscient qui ménage la "bonne distance au Manque" pour assurer de manière vivable la question de l'être, contrairement à certaines apparences, elle est essentiellement du côté du sens, se nourrissant du Signifiant tout en le soutenant, et ce versant symbolique de la pulsion ("c'est l'écho dans le corps qu'il y a du dire", dit Lacan), paradoxalement semble ôter du Signifiant, du Sens, du Symbolique, à ce qui serait une "pulsion de vie"...

Pulsion de vie - autre contradiction - qu'on ne réussit à définir, mais qui semble être à l'œuvre en permanence dans l'inconscient comme référent dans la visée de l'être, de l'existence. Pulsion de vie comme conglomérat d'Imaginaire: comment, en permanence inconsciemment, on se figure la vie, quels sont ses visages successifs inconscients... Repères imaginaires dans un mouvement vers de l'existence. Car le "vouloir vivre" comme pur mouvement, pure tendance, ne peut exister en soi, on est toujours dans une "relation d'objet". En termes philosophiques, toute conscience est conscience de quelque chose, et ce "quelque chose", c'est la mort. "Toute conscience est conscience de la mort", dit fondamentalement la Philosophie, et Freud est venu refonder sur l'organisation psychique du Sujet ce constat, s'attaquer à l'amont du concept, en quelque sorte. L'objet fondamental, c'est la menace d'inexister un jour, qui fera, effectivement, des détours, par l'arc de la Vie, du Temps: de bios (βίος), qui signifie "vie, cours et durée de la vie, mais aussi subsistance, fortune, monde, humanité, société, conduite, biographie et demeure", tandis que bios (βίος) signifie "arc". Pour la survie des hommes préhistoriques, l'arc du chasseur devait bien représenter la subsistance.

βίωω, c'est à la fois vivre et gagner sa vie, Nature et Culture... Mais "la vie" c'est avant tout ce qui échappe, c'est une béance, l'arc alors est une "dérivée", au sens mathématique. C'est ce que notre époque contemporaine pointe abondamment, et Freud fut nécessairement en phase avec cette acceptation - du Manque - quand il n'en est pas l'un des catalyseurs. "Nécessairement", car la découverte de l'inconscient, essentiellement ouvre du manque-à-être.

" La métaphysique, autrefois, se définissait comme la science de l'être. Nous ne connaissons que de l'existence, naissant et mourant, toujours en mouvement () qu'est-ce que la vérité, une recherche toujours en haleine " , écrit Brice Parain. La pulsion, c'est le mouvement par excellence, un mouvement plus ou moins régulier qui donne "pulsation", la pulsation étant le rythme, donc la couleur de chacun, sa possibilité de signifier dans un certain lien au sens, et pas un autre: une certaine histoire. Signifier d'abord la mort, car c'est elle qui "change la vie en destin", c'est-à-dire lui donne une direction possible: une interprétation.

Laure Peignot, dans tout cela? La fréquenter, c'est être jeté à tout instant dans un paradoxal qui fait écho au caractère paradoxal de la pulsion de mort. Pourquoi alors ne pas faire "travailler" ensemble ces deux ambiguïtés, au sens de deux matières vivantes s'éclairant l'une l'autre?

Car dans le parcours de Laure, une rage de vivre nietschchéenne lutte, s'arc-boute, contre la tendance mortifère du social dans le sens ou le Groupe (la psychologie des masses, son agent nivelant) fait barrage au désir du Sujet. Y compris la Guerre. A première vue ce qui mobilise Laure semble l'extrême opposé d'un fading du Sujet. Pourtant elle se soumettra à d'Autres. Ses amants. Pour traiter la question de l'amour, comment une dépersonnalisation peut malgré tout laisser vive la Question? La laisser vivre, cette question, jusqu'aux derniers instants, justement... Laure, la mort a prise toute crue... Alors?

C'est le côté paradoxal du dynamisme de la pulsion de mort, cette infatigable poseuse de questions archaïques, pulsion de mort comme quasi-pensée souterraine cherchant à se penser elle-même et pourtant à y échapper, poisson-pilote du Sujet tentant sa libération, et pourtant enterrant sa larve, lorsque les éléments sont contraires... Ne cherchant qu'une chose, pourtant: se soustraire à l'emprise de l'Autre.

C'est bien la question de la Philosophie dès les premiers temps, la psychanalyse y arrive par la voie d'une observation qui se théorise, et qui le dit ainsi: "A la place de qui pâtissez-vous?"

En questionnant, organisant, avec la rapidité du temps-réflexe, et l'air de dormir, la pulsion de mort est gardienne d'une place. Freud observera, et fort heureusement (s'il ne l'avait pas fait, la psychanalyse n'existerait plus, laissant la place à toutes les techniques Coué de la reconstruction d'un moi faisant l'impasse du manque) que cette place n'est pas forcément maintenue "par plaisir", mais que ce qui doit être conservé, c'est avant tout le Sens de cette place, qu'on va très vite appeler le Signifiant. Un espace de sens, le bâton qui tient écartées les mâchoires du crocodile...

Un sens qui est "produit", comme toute chose soumise à un "agent", ce qui en fait un objet, un "produit", qui, comme tel, existe, persiste, se conserve, et trouble. C'est une plus-value dans le paysage psychique, le produit d'une interrogation, qui, à son tour, interroge. Lorsqu'il se donne à voir, c'est sous la forme de ses effets, car, grain de sable, il enraye la mécanique, la machine. C'est le dysfonctionnement qui est perçu. Parfois, il s'agit de véritable blocage, d'immobilisation. La machine s'arrête, c'est-à-dire le parlêtre. Elle bat l'air de ses ailerons inutiles, de ses mots devenus insignifiants. Sauf que le signifiant a ceci de riche que le bruit des ailerons est aussi, pour qui veut bien écouter, un "signifiant..." Et à l'infini: feuilletage entre signifiante et insignifiante, dans leur inséparable tissage défensif.

Signifiant crypté qui pourra s'écouler des années, tel un sang, sans livrer ses secrets, mais cet écoulement même - rivière héraclitienne du courant vital du Sujet - dira la quête elle-même, et sera "l'écho dans le corps qu'il y a du dire"... Ce jus, ce sang, cet écoulement, c'est ce que donne à voir Laure, en mots, en larmes, en douleurs, en cris, rivière torrentielle creusée au fond d'un canyon vertigineux...

Et conservé en termes particuliers, aberrants c'est-à-dire spécifiques, contrairement à ce qui

du moi s'enferme dans le mimétique, termes particuliers qui, en tant que signifiants, seront producteurs de jouissance.

A la fois fureur d'exister, de représenter (quelque chose, contre La chose), et gardienne des outils de la Représentation (de l'être, seule et unique représentation sous de multiples avatars), c'est-à-dire des signifiants conducteurs: les tropes du destin. Faire de la vie, la mort, l'amour, son métier ("Métier de vivre" dit Pavèze), c'est passer par les nombreux stades (ou plutôt stases, ex-tases, stades de l'existence) par lesquels le besoin d'exister rejoue la soumission au signifiant pour s'en libérer.

En tant qu'ayant été prise dans le champ de l'idéologique (entre communisme et retour au sacré etc.), et pas toute seule, Laure est à la fois un témoin et un acteur affectés, très affectés, doublement témoins, intellectuels et psychiques. Ce qui ne peut nous surprendre. Son oeuvre en le journal de voyage de cette question de l'être et de la mort, de l'amour et de la mort, de l'être et le temps etc.

LAURE est considérée comme un grand écrivain par des écrivains reconnus comme grands, il est dit qu'elle a eu "sur Leiris et Bataille une profonde influence par le caractère d'exigence extrême qu'elle apporte dans sa révolte, et par sa SOIF D'ABSOLU."

Lorsque vivre est à ce point "vivre contre": contre une famille, une société, considérées comme abjectes. A ce moment l'on devient ce qu'on appelle un révolutionnaire: quelqu'un qui veut changer la vie... Pour une partie de ces révolutionnaires-là, il s'agissait de retrouver la pulsion comme un élément de vérité (en Allemagne le mouvement Sturm und Drang annoncera ce but, Drang signifie pulsion).

Pulsion, pour Laure et ses amis, comme mouvement inconscient branché sur les forces signifiantes interdites par le social castrateur, et, pour ce faire, hypocrite. Ils ne veulent pas manger de ce pain-là, ce qui produira non une anorexie mais une boulimie, d'expériences. Le biographe de Bataille, Michel Surya, parlera d'*avidité*. Forces psychiques fondamentales qu'ils savent "hégéliennement" liées à la mort. Alors: ne pas exclure la mort, ne pas exclure le ver dans le fruit. Mais est-ce comme Manque?

Pas du tout sûr qu'il s'agisse de castration symbolique au sens freudien, et pourtant ils se réfèrent à Freud, ce qui pourra apparaître comme un nouveau paradoxe, mais l'on connaît les ruses du système de défenses. Ce nouvel objet qui se précise: s'affronter à la mort, il

semblerait que ce soit pour constituer une nouvelle Jouissance. Selon cette hypothèse, la pulsion de mort comme soumission à une jouissance liée à de la soumission - liée elle-même à de l'insoutenable (dans l'enfance de bataille, dans l'enfance de Laure), cette douleur qui s'épanouit en fleur du mal, et se recherche, telle une drogue, continuera d'agir comme inexorable fureur à vouloir sortir du labyrinthe... De l'enfance à la mort, chez Laure comme chez Bataille, vacillation entre jubilation de l'extase et dépression. Cela fait écho au Saint pécheur du Judaïsme: Shabataï Tsvi. L'auto-anéantissement, mais pour traverser l'Expérience. Se faire "déchet", mais pas "rien". Que cela puisse se clamer, à un autre, à l'Autre, que cela soit entendu. Dans la sublimation, souvent, c'est la vie imaginaire qui vient se nouer pour fonder du symbolique structurant. La différence, c'est qu'ici, on est dans la réalité du risque, on est dans la recherche du Réel, d'une dimension spéciale où, à traverser ce réel, de l'excrément, par exemple, la vie se déréalise, rejoint la dimension du cauchemar: ce trou, lorsqu'il broye ou calcine le signifiant. L'invite, le défi, qui permettent de rencontrer cette dimension d'abysse font passer le sujet en quête par des phases de déstructuration presque totale. Être capable de l'écrire n'est là, semble-t-il, que pour indiquer ces phases de délire perceptif, les noter: "Journal d'un voyage dans les zones infrequentables..."

Pourtant quelle sorte de libération étaient recherchées? Les surréalistes parlaient de "sexualité libre, détravée de toute entrave sociale", de "valorisation du problème sexuel moteur de la révolution", de la "recherche d'une libido généralisée et polymorphe, conçue comme un retour à l'innocence de la pureté originelle", de "culte de l'amour fou et idéalisation de la femme..." Et que cherchait Bataille, qui ne se voulait pas surréaliste? En faisant peur, en ne laissant personne en paix, y compris soi-même. Il faut "*dénuder la vie et la pensée jusqu'à l'extrême*", jusqu'à "*l'évanouissement du réel discursif*". "*Volonté de tout dire – et de dire l'impossible de tout dire, que révèle le non-savoir*", dit un exégète.

Cette dernière phrase fait bien écho à tout le discours contemporain sur le manque, avec Freud comme initiateur. C'est un peu la clé de ce qu'on appelle une épistémè, avec Leiris, Bataille, Lacan, Derrida, tous les autres... Mais Bataille et Laure, dans cette histoire, Laure et Bataille, peu importe l'ordre... Pour les deux

c'est le mot TOUT qui est important. Face au mortifère état des choses, à la mortifère société, chercher la VIE/TOUTE, toutes voiles dehors. Si à l'origine la MORT creuse la vie comme un ver - mort du destin mortel et mort par la constitution même du langage - alors il faut danser avec la mort, la sucer, l'être, l'avoir, la mettre dans sa poche, la regarder en face, se faire voir par elle, et écouter ses confidences, et se faire entendre, par le cri. La violer parfois, jusqu'à faire l'amour à un mort, sa propre mère morte, qu'on le fasse ou qu'on le dise. Mais: "Se maintenir à hauteur de ce qui effraie" dit Marmande à propos de Bataille. Avec avidité. Oui, c'est la soif du TOUT.

D'abord la mort première, la châtration selon la Nature: c'est, pour Bataille, un père syphilitique, aveugle, paralysé, qui sera abandonné sur un champ de bataille, sous les bombes, qui mourra en 1915. Mère dépressive. Séminaire de Saint-Flour, éloge fiévreux de la Cathédrale de Reims. Fièvre non anodine. Il s'agit de Bataille et non de Laure, dira-t-on. Mais comment parler de Laure sans parler de Bataille, à beaucoup d'égards c'est la même quête, sauf qu'il est un homme et elle une femme, effectivement ce n'est pas anodin... Dans la passion amoureuse "LA femme" est réputée se donner particulièrement TOUTE...

Peut-être y-a-t-il une fièvre masculine, une fièvre féminine, peut-être est-ce la fièvre féminine qui fait le plus souvent exploser le thermomètre, et la personne avec...

Bataille, en tous cas, après la tentation de la vie religieuse, perd la foi, cette foi-là en tout cas, mais s'en cherche d'autres, peut-être la trouve-t-il en partie en 1922 avec la découverte de Nietzsche, sorte de jumeau pour philosophie "paradoxe", puisque entre la vie et la mort se glisse le rire. Quête intellectuelle, oui, mais en laissant la vie déborder dans les voyages, la curiosité, l'excès... *cante jondo* à Grenade, taurromachie, à Madrid Bataille voit mourir le jeune torero Manuel Granero, le crâne éclaté d'un coup de corne dans l'œil. Grâce à Alfred Métraux ce sera la découverte de Marcel Mauss et du sacrifice, du don sans fin (le potlatch), découverte parallèle de la débauche (*Le Joyeux Cynique*), mais en quelques mois, patient du psychanalyste Adrien Borel, Bataille va devenir le premier écrivain français psychanalysé. Devenir selon lui-même plus viable, plus ouvert, mieux capable d'écrire. C'est Borel qui l'a incité à rédiger *Histoire de l'œil*, lui aussi qui lui a

montré les photos d'un supplicié chinois, que Bataille s'exerce à regarder en face, *jusqu'à une forme d'extase glacée qu'il transformera en "expérience"*.

1928: *Anus solaire, Histoire de l'œil...* comment ouvrir au soleil l'œil pinéal? A l'utopie éthno-esthétique succèdera l'activisme politique, l'utopie théorico-militante au CCD de Boris Souvarine. C'est là qu'il rencontre Colette Peignot, puis sera importante toute cette période de réflexion autour de Hegel avec Alexandre Koyré, le Séminaire de Kojève sur *La Phénoménologie de l'esprit*, en compagnie de Queneau, Lacan, Caillois, Klossowski, Raymond Aron et Merleau-Ponty....

A propos du couple maître/esclave Bataille se positionne: si la faille est constitutive de l'être, *elle ne va pas sans la nostalgie d'une séparation douloureuse avec le monde animal et sans l'angoisse où, dans la fêlure, se trouve abandonnée la conscience*. Publiée en 1932, "La Critique des fondements de la dialectique hégélienne", qu'il rédige avec Queneau, déclare la pensée nécessairement ouverte à la sociologie, à l'ethnologie, aux théories de Freud, dont l'introduction est une opération "qui ne peut aller sans dégâts ni sans casse". Apparemment chez Hegel le traitement du maître et de l'esclave n'avait pas pour but l'expression de la nostalgie, ce n'était pas une négativité sans emploi mais le moteur de l'Histoire.

Alors interroger la pulsion de mort ici, en compagnie de Laure et Bataille, deux chercheurs du "monde", c'est le faire autour de la phénoménologie, dans ces lieux même où l'on a (Heidegger le faisait déjà), commencé à écrire autrement "ek-sistence", "ek-stase", et où, pour certains, ce ne fut pas une simple manière de parler. Des mathématiciens, et d'autres, dont Colette Peignot, peut-être, se sont peut-être trop penchés sur le Trou Central, n'en sont pas revenus... De quelle distance à l'abysse trop peu adaptée s'agit-il?

Lorsque Laure rencontre Bataille, ce qui compte pour lui c'est "la dépense et l'excès, avec ce qu'ils impliquent de jouissance et de souveraineté acquise dans la transgression (...) beaucoup plus que toute analyse de la pénurie ou de l'accumulation selon des méthodes classiques ou marxistes."

Une impatience d'agir contemporaine du début de leur liaison conduisent ces deux-là à manifester en 1934 dans la rue aux côtés des

antifascistes. Autour de la Revue *Acéphale* (religion, sociologie, philosophie), du Collège de sociologie, Bataille, Caillois, Leiris se proposent d'étudier la présence du sacré dans les faits sociaux. Entre idéologie et sacré se lève une question brûlante, celle du Maître. Après la disparition de Laure, en novembre 1938, une déclaration hostile aux accords de Munich marquera la fin du Collège. Isolé, malade, Bataille fera l'expérience d'une *méditation sans objet*, puis surviendra la rencontre avec Blanchot, et le premier tome d'une *Somme athéologique*.

Entre l'angoisse et une extase déprise de la morale, des valeurs, et de toute idée de Dieu, l'homme peut encore viser au "pur bonheur" et au "système inachevé du non-savoir": tels étaient les titres de tomes à suivre. Bien sûr se soustraire à la "servitude dogmatique, au mysticisme", l'"expérience" étant la mise en question de ce qu'un homme sait du fait d'être...

Mais l'ardeur à désobéir ne se trouve-t-elle pas prise dans une répétition symptomatique, et marquer ce que la pulsion de mort fixe, pétrifiée, à savoir une certaine représentation génératrice de jouissance, et toujours la même dans sa signification? Quelle nouvelle servitude la question tropique (topique tropique) n'engendre-t-elle pas, sauf à y faire coupure? Et quand l'ardeur est si grande, désignant la "nécessité", une coupure est-elle envisageable, sauf à engendrer la sublimation qui produit l'œil sublime du "Chien Andalou"?

Voyage au bout du possible, dit Bataille, comme si le possible avait un bout, comme s'il n'était pas consistance à répétition, consistance/mirage ne faisant que reculer, et ne pouvant laisser ouverte qu'un nanoseconde la fameuse béance. A la dire, cette faille, l'ouverture est toujours invoquée, mais, sauf au moment du suicide ou de l'hystérie de conversion, est convoquée du même coup la force de la supporter, et c'est la pratique du poète, qu'il soit Rilke, Nietzsche, Artaud, Bataille, ou Laure, dette à la faille acceptée, mais la pulsion de conserver la faculté de dire, le temps en tout cas, de dire, les maintient quelques instants à la bonne distance. Zénon d'Elée nous apprendrait que l'on ne peut parler du manque que lorsque par les mots on l'a déjà comblé...

La bonne distance? Et si Laure ne l'avait pas trouvée? Si elle en était morte? Est-ce pour cela qu'on appelle "La Sainte de l'Abîme"? Comme pour dire qu'elle avait ouvert son corps au seul Aimé, le Grand Autre? Alors, dans sa Logique, elle aurait fait le "pas de trop" vers cet abîme,

l'enjambement fatal: son territoire abandonné au Grand Autre pour qu'il puisse donner libre cours à son Désir, imaginaire, qui est toujours désir de Mort, désir du sans fin, du sans limite. Désir de l'Autre, Absolu, où il n'y a de place que pour UN SEUL. Acéphale de la pulsion contre Boiteux de la part manquante, dans un duel à mort, dont l'artiste est aussi un toréador...

Artiste comme curseur (dirait Jean-Jean Condom) des diverses distances au trou central, forme particulière d'abysse puisqu'elle est avec bord, c'est le Trou avec un Nom, l'impossible à dire pris dans RSI, alors ce qui manque est intégré comme manquant, et non comme nouvelle jouissance... Le quatrième nœud n'est-il pas présent chez Bataille, chez Laure, dans cette jouissance à dire la "souveraineté sans issue", à bonne distance de la castration. Peut-être Sartre aussi s'est-il tenu à distance plus que respectable du Manque (quoique sa terminologie reprise de Husserl, Heidegger etc. adopte elle aussi la nouvelle écriture de "l'ex-sistence"), ce qui ne l'empêchera pas d'ironiser sur Bataille et son "expérience dénudante que porte la certitude de devoir mourir" dans son article (*Un nouveau mystique ...*)

Au-delà de l'allergie de Sartre à tout ce qui ressemble à une transcendance, à tout ce qui, selon sa propre définition, déborderait la conscience, l'enthousiasme au sens étymologique était bien dans la logique de Laure, Bataille, Leiris, les Surréalistes, dans leur désir de retour au sacré, l'accueil du θεος, l'ouverture au Grand Autre, fait partie de l'aventure... Face à la mort ambiante, à l'hypocrisie, rechercher ce qu'ils appellent la vie, l'amour, à n'importe quel prix, même lorsque ce prix est élevé, même lorsque la mort fait partie du contrat.

Ardeur en tout cas à déborder la fausse maîtrise, ce qui mène au choix de la passion contre celui de la raison, *de la dépense contre celui de l'accumulation, de l'instant – c'est-à-dire de la poésie, contre le projet*. Laure semble avoir pris tout cela au pied de la lettre, comme les Saints: ne pas lésiner. Jusqu'à en mourir? Sans se hasarder à interpréter sa maladie puis sa mort, le don d'elle-même aux risques de la vie et de l'amour ont été manifestes...

"De l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort" écrivit Bataille. Son "Gilles de Rais" perdu dans l'ivresse répétée du meurtre ne vient-il pas faire écho au meurtre répété, peut-être, de Laure,

mais contre elle-même, habitée d'un Autre inassouvi?

Le Nom-du-Père: "trophe du destin"... Comment oublier le père et les oncles de Laure renvoyés au statut de chair à canon, et ce Pératé, père-raté, révérend incestueux, rabaissant le sexuel à de la viande... Cela ne peut-il commander la quête d'anéantissement dans l'amour fou, dans l'humiliation... deux faces de la captation. On pense à Portier de Nuit, pour sa recherche d'une jouissance de l'humiliation, jouissance d'être cet objet de l'Abject qui exponentie l'ek-sistence. Dans ce genre d'affaire, le prix, on le sait, ne se compte pas.... Que cela rate, c'est bien le minimum, seule la castration peut faire limite à l'angoisse, paradoxalement. Ce paradoxe de l'angoisse invisible mais bien là dans le libertinage, angoisse de l'Objet Majeur qui se dérobe, peut-être est-ce Lacan qui l'a le mieux évoqué... (Dans le Séminaire VII, P.12):

" ... bien que l'expérience de l'homme du plaisir se présente avec un idéal d'affranchissement naturaliste, il suffit de lire les auteurs majeurs - je veux dire ceux qui ont pris pour s'exprimer là-dessus les voies les plus accentuées dans le sens du libertinage, voire de l'érotisme - pour s'apercevoir qu'elle comporte une note de défi, une sorte d'ordalie proposé à ce qui reste le terme, réduit sans doute, mais certainement fixe, de cette articulation, qui n'est autre que LE TERME DIVIN. "

Il n'est pas étonnant que le Surréalisme ait parfois frôlé la dimension mystique. A inviter les Forces que la morale bourgeoise tente de parquer, on joue à l'apprenti sorcier, ce n'est pas du tourisme que ce genre d'expédition dont on ne sait comment l'on reviendra, ni même si l'on reviendra. Le retour visé à un Age d'or (et celui de Bunuel en fut l'emblème) fit de l'hymne à l'amour fou une force subversive capable de détruire la mort annoncée produite par l'ordre établi... Ce genre d'expédition vers une sorte de "vérité de soi-même" fut la religion de Laure aidée par Bataille... Les cris, la débauche, la douleur, les vertiges, les larmes, les révoltes, la langue calcinée de Laure pourraient évoquer ce qu'on appelle le masochisme dans le voisinage de la mort, sa familiarité, parut naturelle à cette femme... Mais il serait tellement simpliste d'enfermer dans le dé à coudre d'un diagnostic le μη φωναί (plutôt ne pas être) d'Oedipe finissant.

Il est vrai que "la douleur d'exister" sait où trouver son "punch avec du Léthé"... L'appel de l'Autre, chant des Sirènes, surtout lorsqu'il

"veut" notre anéantissement. Quelle pente délicate, comme une mort dans les glaces... Auto-hypnose qui laisse agir admirablement ce désir de notre mort prêtée à chaque instant à l'Autre. La pulsion de mort première ne se voit-elle pas dans la compulsion de téter, d'être seulement une bouche, d'être aussi seulement un déchet, d'offrir son dos, de ne pas y être. Cette pulsion de mort a toute une grammaire, au mode passif: se faire voir, entendre, se faire... se faire faire, Galathée pour Pygmalion etc.

Alors, masochisme, toute une vie à chercher une solution entre pousser et tirer, repousser et se plaindre?

Car le verbe "pello", d'où vient pulsion, signifie pousser mais aussi heurter, repousser, chasser, et "pulso" va jusqu'à bousculer, heurter, pousser violemment, avec force, secouer, agiter, poursuivre. "Poursuivre" est intéressant. On y entend le "conatus" de Spinoza (qui est tout autre chose qu'une "pulsion de vie", comme le traduisait J.J. Rassial...) Si "persévérer dans son être" est un symptôme, cette persévérance semble plutôt l'apprentissage permanent de la cohabitation avec ce symptôme...

Mais pello c'est aussi "porter une plainte", interroger avec insistance, "être demandeur en justice", et "accuser". Manière de dire, de chercher les mots, cela remplit des pages, construit le Livre... Repousse la mort... La symbolise. On joue avec les poids de la dette, qui passe d'un plateau sur l'autre, d'une interprétation à l'autre. Mais lorsque la mort réelle insiste, ou la souffrance réelle, l'humiliation réelle, dans un corps-viande?

Cette menace de mort réelle ne peut-elle devenir jouissance irrésistible, marquant la mesure, la monnaie, de ce que le sujet prétend qu'on lui a fait, sa vérité à lui, à elle... accusation... manière de pointer, dessiner, mettre en scène, le crime d'en-face, de l'Autre: fixer le prix du crime. A chaque transgression jetée à la face du Ciel, le silence de Dieu venant manifester la Vérité, c'est-à-dire le Silence de Dieu.

Pour repousser, chasser cet autre silence (celui qui recouvre aimablement le petit crime quotidien, silence convenu, complice, organisé par ceux qui veulent jouir en dormant, par petits sursauts somnambuliens), les saints transgresseurs, telle Laure s'il faut l'appeler sainte, "oscillant entre l'extase et la mélancolie", feront résonner en permanence l'Infini Silence du Réel, ce sera leur art, leur jouissance comme on dit, la mort réelle à côté de cela perdant de son

poids, comme s'il y avait une petite mort, la mort banale, et la Grande Mort, celle jouée par les grands acteurs du Métaphysique. Lorsque Luca organise sa mort, sa noyade, on est dans cette problématique du refus de l'Oedipe: refuser de se soumettre, même par-delà... Le coup de cymbale rythmée de cette "pulsus"-là, qui est la demande de/en justice, est une compulsion rageuse à faire exister un Juge qui n'existe pas, Dérision absolue... Projection du Néant en cinématoscope...

Si le royaume de Danemark est pourri, il faut disparaître, pour que seul s'inscrive le refus d'être un mort-vivant. C'est dans ce sens que Laure semble assumer, choisir sa mort. La reprendre à son compte... Auparavant: l'avoir fait savoir, cette mort, à son de trompe, par ses mots pour leurs oreilles, sa lente dégradation pour leurs yeux... Adresser son désir à l'Autre, pour être de lui reconnu, et, par la même occasion, de Bataille, Souvarine etc. peut-être...

Laure veut se faire voir, entendre, mettre en position d'esclave, pour pousser ce cri de l'esclave qui est l'holophrase de l'Inhumain... "Fondons-nous pour avancer cela sur le cri, en tant que râle de la mort ou de l'orgasme, vagissement de la naissance, lieux primordiaux de la tentative de lien à l'objet, nouage lacanien à l'"objet a" car le cri laisse apparaître l'oreille comme béance", écrit Juranville.

L'Objet étant le Réel du Sujet pour l'Autre, Laure s'entoure d'objets, poursuit des objets, c'est ce que montre le film de manière intéressante. Bataille et elle voulaient "réaliser" leurs utopies. Soyons-leur reconnaissants, comme à d'autres, de si bien démontrer l'impossibilité de cette réalisation, tout en faisant vibrer sur notre horizon d'époustouflants mirages. Pourquoi "mirages"? C'est que dans cette recherche de "plénitude", dans ce domaine, "qui cherche trouve", le Manque se retourne comme un gant, il n'est plus perte mais objet rutilant. Il peut même devenir objet choyé de toute une génération de philosophes de la conscience malheureuse, devenir la balle que se lance et se relance une littérature qui en fait son "veau d'or"... "Ça manque de manque", se plaint un jour Lacan. Le Manque est traître: son souci demande une grande vigilance.

Lorsqu'il devient nouvel objet cause du désir, sans aucune médiation, le corps propre n'y résiste pas. Mort réelle ou délire... Mort comme

délire? La Laure du film y ressemble. Orgasme dans la Mort. Tomber amoureux de sa mort, s'en délecter, cela existe, Searles le montre dans le chapitre "L'inéluctabilité de la mort". Certains la sertissent dans la littérature, d'autres la prennent au pied de la Lettre. Si la Vérité devient Beauté (par étourderie?) rien ne sera alors trop beau, c'est-à-dire trop cruel, pour offrir sa jouissance à la Gorgone. Mort je t'M. M. comme Mort.

Si pour Lacan tous les éléments de la pulsion de mort se rassemblent dans le cri de Munch, où la voix se distingue du langage, le cri faisant le gouffre où le silence se rue, c'est bien dans ses cris que Laure réussit à vomir l'abysse où elle s'est brûlée, et merci à l'actrice, Isabelle, de nous avoir porté ce cri. Laure creu-

sée, nécrosée, pour dire aux hommes, de la société, de la religion, de la politique, de la guerre, et aussi à ceux de son corps et de son sexe, que c'est la Mort qui est la grande impératrice du Monde. La Dette à l'Amour serait-elle principalement à la charge des femmes?

Une autre femme, et autrement, Lou Andréas Salomé, s'est colletée à cette dette. C'est à elle que, l'hiver 1912, Freud a parlé de la "souveraineté de la pulsion de mort", pulsion qu'elle lui avait justement rappelée, dans son *Dank an Freud*. Dette à Freud, pour l'avoir aidée à repenser le monde... Lou Salomé dont les nazis vinrent, quelques heures après sa mort - parce qu'elle avait été psychanalyste - brûler la bibliothèque...